

IV



ENDANT que tous les malheurs se succédaient pour accabler cet ennemi de Dieu, la révolte, qui s'était considérablement augmentée, exigeait des exemples, et la situation du cœur de Dakianos l'engageait à les rendre de la plus grande sévérité : il fit, pour cet effet, élever au milieu de la place publique, et sur les cendres de son palais, un trône de fer ; il ordonna à toute sa cour et à toutes ses troupes de s'habiller en rouge¹, et de porter des turbans noirs ; puis il fit périr en un instant cinq ou six cent mille hommes qu'il voulait

¹ Cette couleur est en Orient la marque des vengeances du prince.

sacrifier à la fois à la sûreté de son trône et aux mânes de ses enfants.

Mais avant de faire cette cruelle exécution, il voulut encore aller visiter la caverne, espérant que ses armes, car telle est d'ordinaire la confiance des méchants, pourraient intimider ceux dont il n'avait rien pu obtenir, ni par prières, ni par menaces. En arrivant il redoubla ses blasphèmes.

— Tremble, méchant ! lui dit alors Catnier, sans s'émouvoir plus qu'à son ordinaire, sans même lever la tête, qu'il tenait appuyée sur ses pattes.

— Que je tremble ! reprit Dakianos : Dieu ne peut me faire trembler.

— Mais il peut te punir, poursuivit Catnier : tu touches à ton dernier instant.

Dakianos n'écoutant plus alors que son ressentiment, prit son arc et ses flèches.

— Nous verrons, dit-il, si je ne suis pas au moins redoutable.

Alors il lui décocha une flèche de toute la force de son bras ; mais un pouvoir surnaturel la fit tomber aux pieds de celui qui la tirait, et dans le même instant il sortit de la caverne un serpent qui avait plus de cent vingt pieds de longueur, et dont le regard terrible et enflammé le fit trembler. Dakianos voulut prendre la fuite ; mais le serpent l'eut bientôt atteint ; il le prit par le milieu du corps, lui fit traverser la ville, et pour rendre tous ses sujets témoins de ses angoisses et de sa punition, il le porta sur le

trône de fer qu'il avait préparé pour sa cruelle vengeance. Ce fut là que Dakianos donna, par ses souffrances, un



exemple terrible de la punition que méritaient son ingratitude et son impiété.

Plusieurs rois succédèrent à Dakianos, et occupèrent son trône pendant cent quarante ans, après lesquels il tomba entre les mains des anciens Grecs, les premiers possesseurs, qui en jouirent encore l'espace de cent soixante et neuf ans.

Quand le temps du sommeil des Sept Dormants fut accompli, ce qui était écrit dans les livres de Dieu leur arriva : un des sept se réveilla dans l'instant que l'aurore commençait à paraître ; il se leva sur son séant, se disant en lui-même :

— Il me semble que j'ai tout au moins dormi pendant vingt-quatre heures.

Et peu à peu les autres se réveillèrent frappés de la même idée.

Jemlika, toujours plus vif que les autres, se leva promp-

tement, et fut très étonné de trouver à l'ouverture de la caverne une muraille construite de gros quartiers de pierre qui la fermaient exactement ; il revint trouver ses camarades, et leur conta le sujet de sa surprise. Malgré cet obstacle, ils convinrent qu'il fallait absolument envoyer quelqu'un à la ville pour acheter des vivres ; ils jetèrent les yeux sur le berger, et Jemlika lui donna de l'argent en lui disant :

— Tu ne cours aucun risque en y paraissant.

Le berger sortit pour leur rendre ce service. Dans le même moment, Catnier s'éveilla parfaitement guéri de ses trois jambes, et le vint caresser. Le berger fit de vains efforts pour sortir de la caverne, car le passage que Dakianos s'était réservé était comblé.

En examinant tout avec soin, il remarqua les énormes quartiers de pierre qui composaient la muraille ; il reconnut, non sans étonnement, que dans les environs une partie des arbres s'était séchée, qu'une autre était tombée, que l'eau des fontaines était placée différemment ; en un mot, il fut si troublé des grands changements survenus pendant son sommeil, qu'il rentra dans la caverne pour faire part à ses camarades de son étonnement. Ils se levèrent aussitôt et sortirent pour en juger ; mais chaque objet ne servit qu'à redoubler leur embarras. Jemlika dit alors au berger :

— Donne-moi tes habits, je vais moi-même à la ville chercher ce qui nous est nécessaire, et m'éclaircir sur ce que nous ne pouvons comprendre.

Le berger lui donna ses habits, et prit les siens. Jemlika se fit avec beaucoup de peine un passage à travers les ruines de cette épaisse muraille, suivit le chemin de la ville, et remarqua sur la porte un étendard où l'on voyait écrit : IL N'Y A POINT D'AUTRE DIEU QUE LE VRAI DIEU. Il fut très étonné qu'une nuit eût produit un si grand changement :

— N'est-ce point, disait-il, une vision? veillé-je? et n'éprouvé-je pas l'illusion d'un songe?

— Pendant qu'il faisait ces embarrassantes réflexions, il vit sortir un homme du château; il s'en approcha et lui demanda si cette ville ne se nommait pas Éphèse. L'homme lui dit simplement qu'elle se nommait ainsi.

— Comment nommez-vous celui qui la gouverne? reprit aussitôt Jemlika.

— Elle appartient à Encouch, qui en est le roi et y fait son séjour, lui répliqua le même homme.

Jemlika, toujours plus étonné, poursuivit ses questions.

— Que signifient ces mots écrits sur cet étendard? lui demanda-t-il. L'homme satisfit sa curiosité en lui disant qu'ils représentaient les noms purs de Dieu.

— Mais il me semble, interrompit Jemlika avec vivacité, que Dakianos est le roi de cette ville, et qu'il s'y fait adorer comme Dieu.

— Je n'ai jamais entendu parler d'aucun roi qui se nommât ainsi, reprit l'habitant de la ville.

— Quel sommeil singulier éprouvé-je à présent! s'écria Jemlika. Réveillez-moi, je vous en conjure.

Cet homme, surpris à son tour, ne put s'empêcher de lui dire :

— Quoi! vous me faites des questions sages et raisonnables, vous avez compris mes réponses, et vous croyez que vous dormez!

Jemlika, honteux de l'opinion qu'il donnait de lui, le quitta, se disant à lui-même :

— Grand Dieu, m'avez-vous privé de la raison?

Dans ce trouble d'idées, il entra dans la ville, qu'il ne reconnut en aucune façon : les maisons, les temples, les séraïls lui parurent sous une forme nouvelle : enfin, il s'arrêta à la porte d'un boulanger, il choisit plusieurs pains et présenta son argent. Le boulanger l'examina et regarda Jemlika avec tant d'attention que celui-ci en fut alarmé, et lui dit :

— Pourquoi me regardes-tu? Donne-moi ton pain, prends mon argent, et ne t'embarrasse pas d'autre chose.

Le boulanger lui dit alors avec une vive curiosité :

— Où as-tu trouvé cet argent?

— Que t'importe? reprit Jemlika.

— Je ne connais point cet argent, lui répliqua le boulanger; il n'est point frappé au coin du roi qui nous gouverne aujourd'hui. Fais-moi part du trésor que tu es assez heureux sans doute pour avoir trouvé, je te promets le secret.

Jemlika, prêt à s'impatienter, lui dit :

— Cet argent est marqué au coin de Dakianos, le maître absolu de ce pays : que puis-je te dire de plus?

Mais le boulanger, toujours frappé de son idée, poursuivit ainsi :

— Tu viens de la campagne; mais crois-moi, ton métier de berger ne t'a pas rendu assez fin pour me tromper, ni pour m'en imposer. Dieu t'a fait la grâce de te faire trouver un trésor; si tu ne consens pas à le partager avec moi, je vais te déclarer au roi; il saura te faire arrêter, on saisira tes richesses, et l'on te fera peut-être mourir pour n'avoir pas fait de déclaration.

Jemlika, fatigué de tous les discours du boulanger, voulut prendre le pain et s'éloigner; mais le boulanger le retint : la dispute s'échauffa, et le peuple s'assembla pour les écouter. Jemlika disait au boulanger :

— Je ne suis sorti qu'hier de la ville, je reviens aujourd'hui; qui peut donc te faire imaginer que j'aie trouvé un trésor?

— Rien n'est plus vrai, reprenait le boulanger, et je veux en avoir ma part.

Un homme qui appartenait au roi accourut au bruit, et dans l'incertitude de l'événement, il fut chercher la garde, qui saisit Jemlika et le conduisit devant le roi. On lui exposa le sujet de la dispute, et le prince dit à Jemlika :

— Où as-tu trouvé les vieilles monnaies dont on parle?

— Sire, lui répondit Jemlika, je les ai emportées hier de la ville; mais en une nuit Éphèse a pris une forme si différente, que je ne la connais plus : tous ceux que j'ai rencontrés, tous ceux que je vois, me sont inconnus; cependant

je suis né dans cette ville, et je ne puis exprimer le trouble de mes sens.

Le roi lui dit :

— Tu parais avoir de l'esprit, ta physionomie est heureuse et n'a rien d'altéré; comment tes paroles peuvent-elles être si peu raisonnables? Est-ce pour m'abuser que tu feins d'avoir perdu la tête? Je veux absolument savoir où tu as caché le trésor que ta bonne fortune t'a fait rencontrer. La cinquième partie m'appartient de droit, et je consens à te laisser le reste.

— Sire, lui répondit Jemlika, je n'ai point trouvé de trésor, mais je crois avoir perdu l'esprit.

Jemlika n'osait parler trop clairement; il craignait toujours que ce roi, qu'il ne connaissait pas, ne fût un visir de Dakianos, et qu'il ne le fit conduire à ce prince, qui pouvait être absent.

Heureusement pour lui, Encouch avait un visir dont l'esprit était pénétrant, et qui avait une très grande connaissance des préceptes de la loi et des faits de l'histoire. Le nom de Dakianos ne lui était pas inconnu, et il avait par conséquent quelque notion des Sept Dormants. Les discours de Jemlika lui donnèrent des soupçons, et, pour les éclaircir, il dit tout bas au roi :

— Je suis fort trompé, ou ce jeune homme était attaché à Dakianos : il le quitta, et se retira dans une caverne avec cinq de ses compagnons, un berger et un petit chien. Ces sept personnes doivent sortir de cette caverne après avoir dormi trois cent neuf ans, et leur réveil doit attacher le